EXAMEN DU SPINOZISME
ET DES OBJECTIONS DE M. BAYLE
CONTRE CE SYSTEME.
SECONDE PARTIE.

PAR MR. DE JARIGES.

DANS UN DISCOURS précedent * j'ai expliqué les idées particuliéres que Spinoza attache aux termes de substance & de mode, & j'ai fait voir que reüniſſant dans l'idée de la ſubſtance tous les Caracteres de l'être independant, eternel, & exiſtant neceſſairement; il enſeigne qu'il n'exiſte & qu'il ne peut exiſter qu'une ſeule ſubſtance; que cette ſubſtance renferme en elle même tout ce qui exiſte, & qu'ainſi tous les individus finis & dépendans que l'on regarde comme des parties de l'Univers, diſtinctes les unes des autres, ne ſont proprement que les diverſes modifications d'une ſeule & même ſubſtance, laquelle n'eſt point douée d'une infinité d'attributs, comme l'inſinue M. Bayle, puisque Spinoza n'en connoit que deux, l'étendue corporelle & la penſée, l'un & l'autre infinis, exprimant l'être, la realité ou la perfection ſouveraine de la ſubſtance (a).

*Voy. Tom. I. *Mem.* pag. 121.

J'AI EXAMINE' particulierement les idées que Spinoza s'eſt faites de l'étendue; j'en ai indiqué la ſource & l'origine; & j'ai taché de prou-

(a) vid. in operibus poſth. B. de Spinoza Schol. prop. 10. p. 1. def. 4. p. 1. & def. 6. p. 11. Ethices, junctâ Epiſtolâ 66. 67. 68.

prouver que l'etendue telle qu'il la conçoit, bien loin de meriter le nom qu'il lui donne, de realité ou de perfection souveraine, n'est au fond rien autre chose qu'une pure fiction qui l'a precipité dans des difficultés irresolubles & dans des contradictions palpables. Je passe présentement à l'examen de la 1re objection de Bayle, qui me fournira l'occasion de confirmer par de nouvelles preuves tout ce que j'ai avancé. Je puiserai ces preuves dans la Doctrine même de Spinoza, pour découvrir à plein tous les fondemens de son systeme, & pour éclaircir en même tems la dispute de Bayle. Commençons par donner une idée generale des objections de ce dernier.

SANS ENTRER dans la discussion des principes du Spinozisme, Bayle s'est arreté à l'hypothese elle même, pour ne combattre qu'elle seule. Il prouve d'abord sans aucune necessité ce que Spinoza enseigne bien positivement, c'est que dans son systeme la substance & l'étendue corporelle sont la même chose. Bayle soutient ensuite que cette hypothese est absurde & extravagante, parce qu'elle compose l'être supreme d'une infinité de parties & l'assujettit à toutes sortes de changemens. C'est là dessus, que se fondent toutes ses objections, desorte qu'on peut les reduire à deux principales, que je considererai separément. Avant que d'entrer dans le detail de la premiere, il convient de remarquer que Spinoza attribuant à la substance toutes les proprietés inseparables de l'être existant par lui même, il démontre en particulier ce que Bayle suppose, savoir, que la substance prise dans ce sens là est un être simple & exemt de toute composition. Raportons ici les preuves de Spinoza sur cet important sujet.

COMME il est impossible de concevoir les modalités, telles que sont la figure & le mouvement, sans présupposer le sujet dans lequel elles existent; Spinoza soutient semblablement, que le composé présuppose nécessairement ses parties dont il est formé; qu'elles sont par la même anterieures au composé, & que cette priorité est absolument incom-

incompatible avec la Nature de l'être independant & éternel. (b) Un ſecond Argument de Spinoza pour prouver l'unité & l'indiviſibilité de la ſubſtance, ne paroîtra pas moins digne d'attention, pourvû que l'on ſe rappelle que par ce terme de ſubſtance il entend conſtamment l'etre par excellence. „ Si l'on concevoit, dit-il, (c) la ſubſtance divi-
„ ſée en parties, il faudroit de toute néceſſité admettre de deux choſes
„ l'une, ou que ces parties conſerveroient la nature de la ſubſtance,
„ ou qu'elles ne la conſerveroient pas. Dans la premiére ſuppoſition
„ chaque partie de la ſubſtance ſeroit infinie & exiſteroit par elle mê-
„ me, de ſorte que d'une ſubſtance il en naitroit pluſieurs, ce qui eſt
„ abſurde. D'ailleurs dans cette ſuppoſition il faudroit établir que les
„ parties n'auroient rien de commun avec leur tout, ce qui ne ſeroit
„ pas moins abſurde. Que ſi l'on ſuppoſe que les parties ne conſer-
„ vent point la nature de la ſubſtance, il s'enſuit également une gros-
„ ſiere abſurdité, c'eſt que la ſubſtance diviſée, en perdant la nature
„ de ſubſtance, ceſſeroit d'être & de ſubſiſter par elle même. „ Or ſelon les idées de Spinoza l'etendue ou la Matiere etant une realité ou perfection primordiale, qui ſe concoit par elle même indépendemment de toute autre choſe, & cette proprieté jointe à l'exiſtence abſolue formant l'idée claire & diſtincte, c'eſt à dire, ſa definition de la ſubſtance & de l'attribut, il enſeigne conſéquemment, que la ſubſtance & l'etendue ſont la même choſe, & que cette étendue eſt invariable & exemte de toute compoſition. (d)

Il convient avec Bayle & tous les Philoſophes que les Corps particuliers ou individuels ſont diviſibles, ſujets à toutes ſortes de changemens, à la géneration & à la corruption. Mais il prétend qu'il

 n'en

(b) Epiſt 40. p. m. 521.
(c) Prop. 12. p. 1. Eth.
(d) Prop. 2. p. II. Eth. Schol. prop. 15. p. 1.

n'en eſt pas de même de la ſubſtance materielle. Il n'y a ſelon lui qu'une ſeule & même Matiére entant que ſubſtance, elle ne differe & ne ſe diviſe que dans ſes Modifications, ſavoir dans les individus materiels, par la configuration interieure de leurs parties ; à peu prés comme l'eau qui eſt toujours de l'eau, ſoit qu'elle ait la forme de neige, de grêle, de pluye ou de glace. (e) Spinoza oppoſe ainſi diametralement la ſubſtance aux affections ou modalités de la ſubſtance. Celle-ci exiſte en ſoi, parce qu'elle ne tient ſon exiſtence que de ſa propre nature, & elle ſe conçoit par elle même, au lieu que les autres exiſtent dans la ſubſtance & ne ſe conçoivent que par elle. C'eſt par cette diſtinction que Spinoza a prétendu éluder l'objection que fait M. Bayle après tant d'autres Philoſophes ſur la diviſibilité & ſur la mutabilité de la Matiére.

Il étoit donc néceſſaire de prouver au préalable, comme je l'ai fait dans le premier diſcours, que l'idée de Spinoza ſur la Matiére ou l'étendue, eſt une notion generale qui n'exiſte point hors de l'entendement, & que cette notion ne contient rien de vrai, que ce qui ſe trouve préciſement tel dans les objets individuels dont elle a été empruntée. Cela prouvé il s'enſuit manifeſtement, que la diſtinction fondamentale dans le Spinoziſme entre la Matiére entant que ſubſtance, & entre la Matiére entant que Modalité ou Modification de ſubſtance, eſt abſolument chimerique, & que la prétendue ſubſtance unique, qui par ſon étendue infinie renferme en elle même tous les individus materiels, ne les renferme & ne les comprend que dans le ſens des Logiciens, qui enſeignent que le genre renferme toutes les eſpeces, qui ſont, pour ainſi dire, dans ſon enceinte, & que les eſpeces à leur tour renferment tous les individus compris ſous ces eſpeces.

M. Bayle a fort bien obſervé que la Matiére que Spinoza attribue à la ſubſtance, n'eſt rien autre choſe que l'etendue en general. Mais

(e) Schol. prop. 15. p. 1.

Mais Bayle n'a pas remarqué alors, comme il l'a fait dans l'article de Zenon d'Elée, que cette étendue est telle que l'existence lui repugne absolument. Mettons cette verité en évidence par de nouvelles preuves, & voyons comment Spinoza se refute lui même, pendant qu'il employe toutes ses forces à réduire en systeme son hypothese, pour en faire un corps de doctrine liée & tissue à la façon des Geometres. „ Le Corps humain, dit-il, (f) ne peut recevoir tout à la fois qu'un „ certain nombre d'images distinctes; si elles sont en trop grand nom- „ bre, elles se brouïllent entierement, & alors l'esprit humain se les re- „ presente trés confusement, & les renferme toutes sous un attribut, „ comme est celui de l'être, de chose, *ens*, *res*, *aliquid*, de sorte que „ ces termes, & d'autres qu'on appelle en Logique transcendans, ne dé- „ signent que des idées trés confuses, d'où naissent ensuite les no- „ tions universelles d'homme, de cheval, de chien & autres notions „ semblables. „ Or notez que suivant Spinoza l'étendue est commune à tous les Corps, & qu'il avoue ne les avoir connus que par son propre corps, ou, ce qui revient au même, par les sens & par l'imagination. (g) Aussi tombe-t-il d'accord que nous n'avons qu'une idée confuse de nôtre propre Corps. (h) A plus forte raison est-il obligé de reconnoitre qu'il n'a pu se representer que comme un cahos trés confus le nombre infini d'individus materiels qui ont frapé ses sens, & qu'ainsi sa notion de l'être & de la Matiére en general, qui selon lui renferme dans son universalité, tous les corps existans dans l'univers, est infiniment plus confuse, que ne l'est la notion generale de l'homme, du cheval & du chien.

Il n'est pas possible, m'objectera-t-on, que Spinoza se soit fait une idée si grossiere de la substance materielle, lui qui à l'exemple de

 Des-

(f) Schol. prop. 40. p. II. Eth.

(g) Prop. 13. & post eam lemma 1. & 2. p. II. Eth.

(h) Schol. cit. prop. 13. p. II.

Des-Cartes, exhorte fréquemment ses disciples de se garantir des préjugés des sens & de l'imagination. N'a-t-il pas soigneusement averti ses lecteurs que par les idées il n'entend pas les images des choses, mais les concepts de la pensée, les notions de l'entendement? (i) Or dans l'endroit que vous venez de rapporter, il n'est question que des images, & non des idées ou des Notions. Spinoza a dit auparavant (k) „ que l'esprit humain n'a qu'une connoissance imparfaite & confuse „ de lui même, comme aussi du corps auquel il est uni & de tous les „ corps étrangers, tandis qu'il envisage exterieurement les choses tel- „ les qu'elles se présentent à lui selon l'ordre commun de la nature; „ mais qu'il les contemple d'une vüe nette & distincte, lorsqu'inte- „ rieurement, (c'est à dire par la reflexion,) il en considere plusieurs à „ la fois, & que son Entendement aperçoit les convenances, les rap- „ ports, les differences & les contrarietés qui se trouvent entre ces „ choses. C'est ainsi, poursuit Spinoza, (l) que ce qui est commun à „ toutes les choses considerées dans leur totalité ou dans leurs parties, „ comme l'étendue à l'egard de tous les Corps, ne peut produire „ qu'une idée egale, parfaite, *adéquate*, c'est a dire, selon la definition „ que j'en donne, (m) une idée qui étant considerée en elle même & „ non par rapport à son objet, contient toutes les proprietés d'une „ idée vraie, d'où il suit qu'il est des Notions communes à tous les „ hommes, telle qu'est celle de l'étendue, & qu'ils doivent tous les „ concevoir d'une maniere juste, claire & distincte. (n) Ces notions „ ajoute-t-il, (o) sont le fondement, & de tous nos raisonnemens, & de „ la realité de tous les êtres, du mien comme celui de tous les autres, de sorte

(i) Schol. prop. 48 & 49. part. II.

(k) Schol. prop. 29. part. II.

(l) Prop. 37. 38. 39. & Corol. prop. 38. p. II. Eth.

(m) Defin. 4. p. II. Eth.

(n) Cit. Coroll. Prop. 38. p. II.

(o) Corol. 2. prop. 44. & prop. 45. 37. p. II. Eth. & Schol. prop. 40. ibid.

„ de ſorte qu'elles nous repreſentent les choſes ſous une eſpece d'éter-
„ nité, & que l'idée de chaque Corps, ou individu, renferme l'éternelle
„ & infinie eſſence de la ſubſtance, de l'être proprement dit, exiſtant
„ par lui même, éternellement, neceſſairement.„ Cet etre, concluront les Spinoziſtes, n'eſt donc pas l'être d'abſtraction, tel que les Metaphyſiciens le conſiderent dans la premiere partie de leur Science, qu'ils appellent Ontologie; & pour ce qui regarde l'étendue, Des-Cartes n'a-t-il pas enſeigné que c'eſt uniquement par l'entendement, faculté bien ſuperieure â celle des ſens & de l'imagination, que l'on conçoit la Matiére ou l'étendue?

Pour répondre à toutes ces objections, demandons d'abord aux Spinoziſtes ce que leur Maitre entend par les abſtractions qu'il appelle des êtres Metaphyſiques? Ce ſont, dit-il, (p) des êtres univerſaux qui ſont formés des choſes particulieres & qui exiſtent auſſi peu hors de nous que les pures fictions. Cela eſt indubitable. Il n'eſt pas moins certain, comme il le remarque, que les ſens & l'imagination nous repréſentant ſimplement les individus ne forment point ces notions univerſelles, mais que c'eſt l'entendement qui le fait par la réflexion, en conſiderant la reſſemblance, les rapports & les differences que les ſens ont aperçues dans les individus. Il eſt donc evident que la notion de l'étendue telle que Spinoza la répreſente, ayant été tirée des individus ou êtres particuliers, eſt un être univerſel ou Metaphyſique, ſuivant l'axiome qu'il admet avec tous les Logiciens: *Univerſale æque de uno ac de pluribus & de infinitis individuis dicitur.* (Schol. Prop. 49. P. II. Eth.) & que par conſéquent la ſubſtance dont la realité ou la ſouveraine perfection conſiſte dans cette étendue, n'eſt rien autre choſe que l'être d'abſtraction, l'objet de l'Ontologie. Le Comte de Boulainvilliers, fameux ſectateur de Spinoza, l'a compris ainſi. L'on peut s'en convaincre aiſement par la lecture de ſon livre, qui a paru ſous

 le

(p) Schol. prop. 48. p. II. Eth.

le titre déguisé de *Réfutation des erreurs de Spinoza* &c. L'abstraction de l'être en general dont l'idée se forme de l'idée generale, qu'il y a quelque chose d'existant, n'est pas une chimere inconcevable, comme on le prétend, dit l'Auteur dans un endroit de ce livre; bien loin de là il soutient, „que cette abstraction nécessaire qu'il faut faire de „ l'être toutes les fois qu'on voudra imaginer le changement modal de „ quelque individu, est une image juste & accomplie de l'être absolu „ existant dans ses modalités.„ C'est ainsi que les Spinozistes renfermant tout ce qui existe dans l'abstraction de l'être, & tous les corps dans celle de l'etendue, dépouillent les objets individuels de leurs particularités, pour les réduire à une idée commune, à la faveur de laquelle ils puissent concevoir l'éternité de toutes choses. Mais ces particularités, qui nous derobent les objets, sont inseparables de ces objets mêmes, dans lesquels elles existent. L'idée abstraite de l'espace & de l'etendue a sa source dans la coexistence & dans l'union des parties de la matiere; & l'idée du tems & de la durée, que Spinoza distingue de l'eternité, nait des variations & des successions continuelles, qui ne sont pas moins communes à tous les corps que l'étendue même. Mais comme Spinoza prétend que c'est précisement à l'égard de la durée & du tems que les choses singulieres ou individuelles sont contingentes & corruptibles, & qu'il nous est impossible d'avoir une idée juste & exacte de leur durée; (*prop.* 31. *ibique Coroll.* P. II. *Eth.*) il veut que nous fassions abstraction de tous les individus, particulierement du tems dans lequel ils existent, & que nous concevions la matiere éternelle & necessaire, independamment de ses qualitez inhérentes. Spinoza n'a pas songé, que par là même il réalise les abstractions de l'esprit & les fictions mêmes, qui ne sont pas moins éternelles que les essences de toutes choses. Ne dit-on pas que l'essence du triangle est necessaire & invariable, parce que son idée ou la possibilité de cette figure differe eternellement de

toute

toute autre figure? Et ne fait-on pas abftraction du tems dans la plus-part des notions univerfelles qu'on nomme genres & efpeces? Spinoza convient que l'idée ou l'effence de l'homme, & de tous les êtres individuels, dont l'univers eft compofé, ne renferme point l'exiftence de ces êtres, de forte qu'on peut les concevoir comme non exiftans, entant que chacun d'eux eft fini, dépendant, imparfait, & qu'il exifte dans le tems. (q) Il eft donc contraint à dire la même chofe du genre fous lequel ils font compris, de l'être & de l'étendue en general, dont l'idée a été tirée de cés individus; ou bien il faut qu'il renverfe le principe inconteftable qu'il établit avec tous les Philofophes, c'eft que les raifonnemens de l'efprit humain fe fondent uniquement fur des notions communes & generales. Où trouvera-t-on des regles de Logique & de Syllogifmes, fi fuivant Spinoza les notions de l'être & de la matiére renferment des chofes oppofées & contraires à celles dont ces notions ont été empruntées? Il enfeigne que l'efprit humain ne connoît les corps que par celui auquel il eft uni, que ce corps, tous les autres corps, & même la nature, ou l'univers entier, ne font que des individus compofés d'autres individus, & que par cette raifon l'idée que nous avons du corps ou de la Matiére n'eft rien moins que fimple, mais très compofée. (r) Spinoza devoit donc etablir avec Des-Cartes (s) que „ comme dans la nature du triangle cette proprieté fe trouve conte-„ nue, que fes trois Angles font egaux à deux droits, ainfi dans la na-„ ture du corps ou d'une chofe étendue la divifibilité eft comprife. Pourquoi Spinoza n'a-t-il point mis cet axiome au nombre de ceux que l'on trouve dans fes Oeuvres pofthumes? C'eft que pour établir l'unité de la fubftance, *l'Achille* & le plus ferme fondement de fon fyfteme, il a été obligé de reconnoitre & de prouver même, que la fubftance en

(q) Prop. 24. & 28. p. I. axiom. I. defin. 7. prop. 10. Prop. 31. ibique Coroll. P. II. Eth.

(r) Schol. lemmatis 7 & poftul. I. p. II. prop. 13. 15. 16. & 19. p. II. Eth.

(s) Voyez dans fes Meditat. Metaphyf. les raifons qui prouvent l'exiftence de Dieu.

en qualité d'être neceſſaire, éternel, indépendant & infini, eſt indiviſible & exemt de toute compoſition. Tous les hommes ſont intimement convaincus qu'il exiſte un être de cette nature, & que ſes proprietés eſſentielles ne ſe recontrent dans aucun de leurs individus, ni de ceux que les environnent; C'eſt ce que j'ai remarqué d'entrée d'aprés Spinoza dans mon premier diſcours. Ainſi pour ſoutenir, comme il le fait, que l'être par excellence eſt materiel, & que chaque individu corporel exprime ſon éternelle & infinie eſſence; il auroit dû prouver que tous & chacun de ces individus faiſant partie de la ſubſtance ſont indiviſibles & non compoſés. Mais il admet préciſement le contraire, & pour établir la ſimplicité & l'indiviſibilité de la Matiere en general, il ſe ſert perpetuellement d'une pitoyable petition de principe, & d'une contradiction palpable tout enſemble, c'eſt que la Matiere entant que ſubſtance eſt un être ſimple, c'eſt a dire, immateriel; qu'elle n'eſt pas compoſée dans ſon tout, dans ſon univerſalité, mais qu'elle l'eſt dans ſes parties, dans les individus corporels. Par l'argument que j'ai tranſcrit ci deſſus, Spinoza a demontré que ſi la ſubſtance ou l'être ſupreme avoit des parties, il faudroit que chaque partie fût infinie, & exiſtât par elle même, de ſorte qu'au lieu d'un ſeul être ſupreme, il y en auroit une infinité de même nature; ce qui n'eſt pas moins abſurde, comme le dit trés bien Spinoza, que de ſupoſer un tout qui n'ait rien de commun avec ſes parties. Cependant ſuivant ſon ſyſteme, lui, auſſi bien que la plus vile de toutes les Creatures, poſſedent les prerogatives eſſentielles de l'être des êtres. L'individu materiel de Spinoza & d'un puceron, comme apartenant à la ſubſtance étendue, exiſtent neceſſairement; ils ont toujours été, & ils ſeront éternellement. Ce n'eſt qu'en qualité de modalités de la ſubſtance, qu'ils ont été diviſibles; que par là même rien n'a été plus variable que leur exiſtence; qu'ils ont changé à tout moment, & qu'enfin ils ont été entierement détruits par des modalités contraires. Mais ſuivant Spi-

noza

noza la ſubſtance même, l'univers materiel tout entier, n'eſt rien autre choſe qu'un tout compoſé de ces modalités ou de ces individus dont chacun eſt également compoſé. Entant qu'étendus ils apartiennent tous à la ſubſtance materielle; elle exiſte en eux & eux exiſtent en elle; elle fait le fond de leur être, & eux réciproquement faiſant partie d'elle conſtituent toute ſa realité, ſa perfection ſouveraine; & par conſéquent, puisque tous & chacun de ces individus ou parties ſont eſſentiellement diviſibles de l'aveu de Spinoza, il faut de toute neceſſité, ou que la ſubſtance corporelle ait la même proprieté, ou qu'il n'y ait point d'abſurdité à ſoutenir que le tout n'a rien de commun avec ſes parties. Quel eſt donc le fondement de la grande diſtinction des Spinoziſtes entre la ſubſtance & les modes de la ſubſtance? N'eſt-elle pas établie ſur une chimére, ſur un jeu de mots pour jetter de la poudre aux yeux? Cependant c'eſt par là qu'ils prétendent éluder la plûpart des objections qu'on leur fait. Plaçons ici une judicieuſe reflexion de Bayle: „Vous ſerez ſurpris, dit-il, (t) que Spinoza ait travaillé tant „ d'années à forger un nouveau ſyſteme, puisque l'une des principales „ Colonnes en devoit être la prétendue difference entre le mot *partie* „ & le mot *modification*. A-t-il bien pu ſe promettre quelque avan- „ tage de ce changement de mot? Qu'il évite tant qu'il voudra le „ nom de partie, qu'il ſubſtitue tant qu'il voudra celui de modalité ou „ de modification, que fait cela à l'affaire? Les idées que l'on attache „ au mot *partie* s'effaceront elles? Ne les apliquera-t-on pas au mot „ *modification*? les ſignes & les caracteres de difference ſont-ils „ moins réels ou moins évidens, quand on diviſe la matiére en modi- „ fications, que quand on la diviſe en parties? Viſions que tout cela.„ Avant que de rapporter les autres Argumens de Bayle contenus dans ſa premiére objection, j'ai encor à repondre à celle des Spinoziſtes

 qu'ils

(t) à la remarque N. de l'article de Spinoza.

qu'ils tirent de la Philosophie des Cartesiens, & à montrer que les uns & les autres, en se réfutant mutuellement, manifestent leurs erreurs communes & particulieres sur le chapitre de l'étendue.

Des-Cartes l'a dit, il est vrai, que ce n'est que par l'esprit ou l'entendement seul, qu'on connoit le corps ou l'étendue, & que par cette raison l'on doit considerer la matiére comme une realité primordiale qui se conçoit par elle même. Mais Spinoza se contredit en soutenant la même thése, puisqu'il enseigne que l'objet qui constitue l'esprit humain, est le corps auquel il est uni, & rien autre chose; qu'il ne connoit ce corps que par ses affections ou modalités; que l'idée qu'il en a par le sentiment, est trés confuse, complexe & composée; que cependant ce corps existe tel que nous le sentons, qu'il en est de même de tous les autres corps que nous sentons au moyen du notre, (u) & qu'ainsi, il ne se passe rien dans l'economie de l'entendement humain qui n'ait sa cause effective dans le sentiment. D'ailleurs l'idée, que Des-Cartes s'est faite de l'étendue, ou de la matiére n'est rien moins que vraie & dégagée des sens, comme je l'ai montré dans mon prémier discours. Nous verrons bientôt que Spinoza lui même la met au nombre des fictions. Ajoutez à tout cela que selon la Doctrine de Des-Cartes & de Spinoza, c'est uniquement au moyen des idées claires & distinctes, enoncées par des definitions, que l'on deméle le vrai du faux, le réel d'avec le chimerique, (v) & que cependant ni l'un ni l'autre n'ont donné aucune définition de l'étendue; ils ont simplement défini ce qu'ils entendent par le corps, en l'identifiant avec l'étendue & en expliquant ainsi l'un par l'autre contre les régles de la Logique. (x) N'est-il pas ridicule de supposer comme le

(u) Prop. 13. ibique Coroll. & Schol. P. II. Prop. 15. 16. 19. 24. 28. ibid.

(v) Spinoza Epist. 4. p. m. 403.

(x) Substantia quæ est subjectum immediatum extensionis localis & accidentium, quæ extensionem præsupponunt, ut figuræ &c. vocatur corpus. *Cartes. in*

le fait Spinoza, que l'idée de l'étendue eſt vraie, parfaite, claire & diſtincte, & qu'ainſi la matiére ſe conçoit par elle même, parce qu'elle eſt commune à tous les corps ? Sur ce pié la l'on pourroit ſoutenir qu'un Païſan qui n'a jamais examiné les reſſorts & le Mecaniſme d'un horloge, & qui cependant en a une idée génerale aſſez claire pour ne le pas confondre avec ſa charrue & ſes ſabots, le connoit auſſi parfaitement & auſſi diſtinctement que le plus habile horloger. L'étendue n'appartient-elle pas à tous les corps dans la Philoſophie de Des-Cartes auſſi bien que dans celle de Spinoza ? Cependant celui-ci prétend que l'idée que l'autre s'en eſt faite, eſt fauſſe, & il avouë lui même que les idées particulieres, que nous avons de chaque Corps, ſont trés confuſes, mutilées & eſtropiées. Il faut donc que ſon idée generale de l'étendue ne ſoit rien moins que juſte & parfaite. Si une idée peut-être vraie & complete, quoiqu'on n'ait aucun egard à ſon objet, comme le prétend Spinoza, quels caracteres diſtinctifs aſſignera-t-il à la verité ? „ Les couleurs, les ſaveurs & autres choſes ſemblables ne ſont rien, „ dit Des-Cartes, (y) que des ſentimens, qui n'ont aucune exiſtence „ hors de la penſée, & qui ne ſont pas moins differens des Corps, que „ la douleur differe de la figure ou du mouvement de la flêche qui „ la cauſe. Il ajoute que la peſanteur, la dureté, la vertu d'échauffer, „ d'attirer & toutes les autres qualités, que nous remarquons dans les „ Corps conſiſtent ſeulement dans le Mouvement, ou dans ſa priva- „ tion, & dans la configuration & l'arrangement des parties. „ Des-Cartes diſtingue ainſi le Corps ou la matiere de toutes ſes modalités ou qualités ſenſibles qui proviennent du mouvement, parce que ſelon lui la Matiere en elle même eſt toute brute, ſans figure ni mouvement.

 „ Mais

in Medit. de prima Philoſoph. ratione more geometr. diſpoſ. defin. 7. Corpus ſive certus extenſionis modus, *Spinoz. Eth. prop.* 13. p. II. Per corpus intelligo modum qui Dei eſſentiam, quatenus ut res extenſa conſideratur, certo & determinato modo exprimit. *Ibid.* defin. 1. p. II.

(y) Voyez dans ſes medit. Metaph. ſes reponſes aux ſixiémes objections.

„ Mais il eſt impoſſible, dit Spinoza, (z) d'expliquer l'exiſtence & la „ varieté des corps par l'étendue telle que la concoit Des-Cartes, ſa- „ voir, par une maſſe qui eſt dans l'inaction & dans le repos. Car cette „ Matiere reſtera toujours dans le repos, & ne pourra être excitée au „ mouvement que par une cauſe étrangere plus puiſſante. Auſſi ai-je „ deja remarqué, pourſuit Spinoza, que les principes de la Phyſique de „ Des-Cartes ſont inutiles, pour ne pas dire abſurdes. Il définit mal „ la Matiere par l'étendue. Il faut l'expliquer par l'attribut qui ex- „ prime l'éternelle & infinie eſſence. C'eſt à dire, comme Spinoza s'explique ailleurs, que pour rendre raiſon des varietés de la Matiere, il faut y concevoir une force infinie, qui fait l'eſſence & l'exiſtence même de la Matiere. (aa) Spinoza en refutant ainſi ſon Maitre, ruine ſon propre Syſteme de fond en comble. L'un & l'autre ſoutiennent à cor & à cri, que pour concevoir la Matiere par l'eſprit, clairement & diſtinctement, il faut la dépouiller de ſes affections ou de ſes qualités ſenſibles, dont nous n'avons que des perceptions & des ſentimens trés confus. Mais s'il eſt inconteſtable, comme Spinoza le prétend, que le mouvement ou la force qui le produit eſt eſſentielle à la matiére, & ſi cette force de ſon aveu eſt la cauſe effective du tems, de la durée & de la contingence, c'eſt à dire, de toutes les modifications inſéparables de la Matiere, ne s'enſuit-il pas que les idées de la Matiere & de ſes affections ſont également imparfaites, qu'elle ne ſe concoit point par elle même, & que par conſéquent, ſuivant la définition de Spinoza, elle n'eſt point l'attribut de la ſubſtance? En effet la matiere avec ſes qualités eſt l'objet de nos ſens, qui n'apercoivent rien dans l'étendue qui ne ſoit étendu. Il eſt vrai que la notion de l'étendue ou de la Matiere

(z) Epiſt. 70. & 73. in *operib. poſthum.* p. m. 596. 598.

(aa) Cum poſſe exiſtere potentia ſit, ſequitur quo plus realitatis alicujus rei naturæ competit, eo plus virium à ſe habere ut exiſtat. Schol. prop. XI. part. I. Eth. Per cauſam ſui intelligo id, cujus eſſentia involvit exiſtentiam, ſive id cujus natura non poteſt concipi niſi exiſtens. defin. 1. p. I. Eth.

tiere eſt generale, puisqu'il n'eſt point de corps ſans étendue. Mais il n'eſt pas moins indubitable que cette notion eſt fondée ſur le rapport & ſur le temoignage des ſens, & que ſi neanmoins ſuivant Des-Cartes & Spinoza, elle eſt lumineuſe, claire & diſtincte, par là même qu'elle eſt generale, ils ont tort de placer comme ils le font les qualités ſenſibles de la Matiere, dans la région des tenebres. Quelle eſt la matiere qui exiſte ſans modification? Ne reduit-on pas toutes ſes qualités à des genres & à des eſpeces par des abſtractions ſemblables à celles qui nous menent à la notion de l'étendue? Des-Cartes & Spinoza ont donc trés mal obſervé à cet egard le grand précepte qu'ils ont donné à leurs diſciples ſur la diſtinction des idées d'avec les images; diſtinction qui ſeule met de la difference entre le Philoſophe & le vulgaire. Touchons en les principaux fondemens. De toutes les choſes qui peuvent nous être connues, les unes ſont les objets de nos ſens, & les autres ne le ſont pas; l'entendement ſeul connoit celles-ci & s'en forme des idées qu'on nomme intellectuelles; les autres ſont ſenſibles & ſe connoiſſent par les ſens, qui nous en donnent des images imparfaites, parce que le propre des ſens c'eſt de nous repreſenter pluſieurs choſes à la fois, confuſément & en gros. Apercevant la choſe ſenſible, ils connoiſſent bien qu'elle eſt; mais ils ne connoiſſent pas comment & pourquoi elle eſt, & n'en ſavent pas les cauſes. Cet examen eſt reſervé à l'entendement, qui venant au ſecours des ſens, peut rendre raiſon des choſes ſenſibles & diſtinguer l'apparence de la realité.

Des-Cartes, comme nous l'avons dit, a trés bien remarqué que les choſes corporelles ne ſont pas entierement telles que nous les apercevons par les ſens, parce qu'il y a pluſieurs choſes qui rendent ces perceptions obſcures & confuſes. Cependant il s'eſt imaginé que toutes les choſes genéralement compriſes dans l'objet de la Géometrie ſpeculative ſe rencontrent veritablement dans le corps phyſique, &

c'eſt dans cette ſuppoſition qu'il a conſideré la Matiere comme un être purement paſſif, & qu'il n'a attribué qu'à l'Auteur de la nature la puiſſance, la force & la cauſe immediate du mouvement. Pour fuir les difficultés inſurmontables de cette hypotheſe, Spinoza s'eſt jetté dans des embarras infiniment plus inexplicables. Une Matiére ſimilaire, brute & morte, telle que l'on conçoit l'eſpace pur & l'étendue Geométrique, & qui neanmoins etant miſe en mouvement par une cauſe étrangere, ſe transforme en une infinité d'eſpeces d'eau, de terre, d'air, de feu, de mixte animal, vegetal & mineral; une matiere ou etendue, dis-je, de cet ordre, eſt un objet dont la raiſon ne s'accommode pas, il en faut convenir avec les Spinoziſtes. Mais ne ſont-ils pas obligés eux-mêmes de recourir à une fiction de la même trempe pour ſoutenir conſéquement à leurs principes, que la Matiére entant que ſubſtance eſt toûjours & par tout la même, ſans aucune figure, ſemblable en cela à l'eſpace pur? C'eſt ce que je croi avoir prouvé dans le premier diſcours. Rien de plus abſurde, ſuivant Spinoza, que de vouloir ſe faire une image de l'être ſupreme. (bb) Cependant l'étendue corporelle, qui dans ſon hypotheſe conſtitue le fond & la realité de cet être, eſt l'objet des ſens & de l'imagination, comme je l'ai prouvé par ſes propres principes? Il eſt vrai que ni les ſens ni l'imagination n'ont aucune priſe ſur une matiere eſſentiellement illimitée, indiviſible, & par là même immuable & deſtituée de toute figure. Mais cette Matiére n'eſt elle pas l'eſpace même relegué par Spinoza dans la région des chimeres? Dans l'examen de la ſeconde objection de Bayle, nous verrons que les Spinoziſtes, en erigeant la Matiere en attribut divin, confondent manifeſtement l'infini avec le fini. Remarquons ſeulement ici, que pour rendre raiſon de la diverſité que l'on aperçoit dans les grandes & dans les petites parties de la Matiére, ils ſont obligés à reconnoitre que les degrés de puiſſance ou de force qui ſe

(bb) Schol. prop. XV. p. I. Eth. & Epiſt. 60.

ſe trouvent dans les unes, ne ſe rencontrent pas dans les autres, & qu'ainſi ils décompoſent & diſperſent la puiſſance infinie, qui de leur aveu eſt néceſſairement unique, indiviſible & exemte de toute compoſition. S'ils diſent que l'action de la force ſe determine par la nature du ſujet en qui elle ſe trouve, conformément à cet axiome: *Modus agendi ſequitur modum eſſendi*; on leur répondra que cela peut avoir lieu dans l'hypotheſe de Des-Cartes, mais non pas dans celle de Spinoza, puisqu'elle ſupoſe néceſſairement que la nature & l'exiſtence des ſujets ou de tous les individus n'eſt rien autre choſe que la force, ou la puiſſance infinie, repandue dans l'univers, de ſorte que ſi un individu tient à cette force, comme modification de ſon étendue, c'eſt un corps; s'll y tient comme modification de ſa penſée, c'eſt un eſprit. Cependant il eſt indubitable, même ſelon les principes de Spinoza, comme nous le verrons dans la ſuite, qu'une choſe ne peut-être ſujette au changement que par ſes limites, c'eſt a dire, entant qu'elle eſt finie. Que s'enſuit-il? C'eſt que la ſubſtance ou la force infinie, qui ſuivant Spinoza ſe modifie d'une infinité de manieres, eſt peut-être de toutes les contradictions où il tombe aſſés ſouvent, la plus fine. Mais elle n'en eſt pas moins réelle pour cela. Dés là que ſes diſciples reconnoiſſent que la Matiere ne peut-être conçue ſans force, que cette force eſt l'éxiſtence & la matiere même, & qu'ils ne diſtinguent réellement de cette force, que celle qui fait la penſée; ils devroient établir conſéquement que la Matiére en genéral & en particulier, eſt un compoſé de forces plus ou moins limitées, & par là même réellement & totalement diſtinctes de la puiſſance unique & infinie, qui eſt eſſentielle à l'être ſuprême.

Mais pour ne pas anticiper l'examen de la ſeconde Objection de Bayle, rapportons ici l'argument qu'il met à la tête de la premiére. „ Tout ce qui eſt etendu, dit-il, a néceſſairement des parties, & tout „ ce qui a des parties, eſt compoſé; & comme les parties de l'étendue

ne

„ ne ſubſiſtent point l'une dans l'autre, il faut néceſſairement ou que „ l'étendue en général ne ſoit pas une ſubſtance, ou que chaque par- „ tie de l'étendue ſoit une ſubſtance particuliere.„ Pour étendre & fortifier cet argument, M. Bayle ajoute, que les parties de la Matiére ſont réellement diſtinctes, quoiqu'elles ne ſoient pas ſeparées par des eſpaces vuides ; que la figure circulaire étant incompatible dans le même morceau de cire avec la triangulaire, il faut que la ſubſtance de l'un ne ſoit pas celle de l'autre, & qu'il eſt ridicule de ſubſtituer le mot de modalités ou de modifications à celui de parties.

Les Spinozistes ne peuvent éluder ces objections que par leur diſtinction favorite, fondée ſur la ſignification bizarre qu'il leur a plû de donner au terme de ſubſtance; diſtinction que Bayle n'auroit pas manqué de combattre par leurs propres principes, s'il s'étoit donner la peine de les etudier. Ils lui accorderont ſans aucune difficulté, que la portion de Matiére qui eſt dans la table quarrée, & celle qui eſt dans la table ronde, ſont différentes ; mais ils nieront conſtamment qu'elles ſoient réellement diſtinctes, parceque, dans le ſtyle de leur Maitre & de Des-Cartes, les choſes ne ſont réellement diſtinctes, que quand chacune d'elles peut ſubſiſter ſans l'autre, (cc) ce qui n'a lieu ſelon eux qu'à l'egard de l'étendue & de la penſée. Ils reconnoiſſent que l'une eſt purement materielle, & l'autre immaterielle, de ſorte qu'elles ne ſont pas compriſes ſous le même genre. Mais la Matiére renfermée dans la notion generale de l'étendue eſt ſuivant eux toujours la même, & comme ils enſeignent avec pluſieurs Philoſophes, que toutes les parties de la Matiére ſont tellement arrangées & liées, qu'il ne peut point y avoir de vuide ; ils en concluent avec leur Maître, que le

(cc) Rerum quæ realiter ab invicem diſtinctæ ſunt, una ſine alia eſſe & in ſuo ſtatu manere poteſt. Schol. 15. p. 1. quamvis duo attributa realiter diſtincta concipiantur, hoc eſt, unum ſine ope alterius. Schol. prop. 10. p. 1. Conferatur *Cartes. in Medit. de prim. Philoſ. ratione more geom. diſp.* defin. 10.

le tout materiel ne se modifie, que dans ses parties ou dans les individus materiels, & que ce tout constitue une substance exemte de toute composition. (dd) M. Bayle auroit donc du examiner les Principes du Spinozisme pour donner plus de poids à ses objections, & renvoyer ensuite ses lecteurs à l'article de Zenon, où il a combattu les idées abstraites & imaginaires de l'étendue, sur lesquelles Spinoza etablit l'unité de la substance. M. Bayle pouvoit encor se prévaloir de l'argument que fait Spinoza dans la supposition qu'il n'y a point de vuide, puisqu'il se contredit dans cet endroit & dans plusieurs autres, en admettant des parties réelles dans la substance, ainsi que je l'ai montré dans le Discours précedent. Mais les Spinozistes à leur tour auroient pû tirer avantage d'une contradiction bien évidente où M. Bayle est tombé en combattant, dans l'article de Zenon (not. G.) l'étendue imaginaire. Transcrivons ici cet endroit qui est d'ailleurs trés remarquable. „Tous les moyens de l'époque, dit Bayle, qui renversent „ la realité des qualités corporelles, renversent la realité de l'étendue. „ De ce que les mêmes corps sont doux à l'egard de quelques hommes „ & amers à l'egard de quelques autres, on a raison d'inferer qu'ils ne „ sont ni doux ni amers de leur nature & absolument parlant. Les „ nouveaux Philosophes, quoiqu'ils ne soient pas Sceptiques, ont si bien „ compris les fondemens de l'epoque par raport aux sons, aux odeurs, „ au froid & au chaud, à la dureté & à la molesse, à la pesanteur & à la „ légereté, aux saveurs & aux couleurs &c. qu'ils enseignent que tou- „ tes ces qualités sont des perceptions de notre ame, & qu'elles n'exi- „ stent point dans les objets de nos sens. Pourquoi ne dirions-nous „ pas la même chose de l'étendue? Si un être qui n'a aucune couleur „ nous paroit pourtant sous une couleur determinée, quant à son espe- „ ce, à sa figure & à sa situation, pourquoi un être qui n'auroit aucune

 „ éten-

(dd) Schol. prop. 15. p. 1.

„ étendue ne pourroit-il pas nous être visible sous une apparence „ d'étendue determinée, figurée & située d'une certaine façon ? Et re- „ marquez bien que le même corps nous paroit petit ou grand, rond „ ou quarré, selon le lieu d'où on le regarde, & soyons certains qu'un „ corps qui nous semble trés petit, paroit fort grand à une Mouche. „ Ce n'est donc point par leur étendue propre & réelle ou absolue, „ que les objets se présentent à nôtre esprit ; on peut donc conclure „ qu'en eux mêmes ils ne sont point étendus.„ J'ai dit que M. Bayle se contredit manifestement dans cet endroit, parce que dans le même article de Zenon, d'où je l'ai tiré, & dans toute sa premiére objection contre Spinoza, il soutient que selon les notions les plus intellectuelles que nous ayons dans l'esprit, l'étendue est necessairement composée de parties distinctes & séparables les unes des autres, & que cependant il prétend ici qu'un être simple & exemt de toute composition peut avoir par lui même les trois dimensions & toutes les proprietés de la Matiére. Pour éviter cette contradiction & pour raisonner conséquemment, M. Bayle devoit dire, que la matiere etant, comme il le remarque, un assemblage d'êtres, *ens per aggregationem*, & nos sens étant renfermés dans des bornes fort étroites, ils n'aperçoivent tous ces êtres que confusément & en gros, de la même façon que nos yeux confondent les differens rayons de la lumiere, qui par leur réflexion & réfraction produisent les couleurs ; qu'ainsi la ressemblance de nos sensations avec la matiere & ses modifications, est trés imparfaite ; que les idées que s'en forme l'entendement, sont également defectueuses, complexes & composées, tandis qu'il s'arrête à l'étendue, ou, ce qui revient au même, à la grandeur en géneral, à ce qui est susceptible du plus ou du moins, puisque la grandeur & la petitesse ne sont que des choses relatives, qui ne se conçoivent point par elles mêmes ; que par conséquent il faut décomposer & analiser la matiere par les seules opérations de l'esprit pour en découvrir les principes ou Elemens ; mais

que

que nier leur existence, parce qu'il est impossible de s'en faire aucune image, ou bien prétendre les voir des yeux du corps, c'est vouloir voir des couleurs & ouïr des sons, & établir pour maxime, que le jugement de la verité & la régle pour la discerner, n'apartient pas à l'esprit, mais aux sens.

Relevons encore ici une faute qui a échapé à M. Bayle. Avant que de proposer ses objections contre Spinoza, il remarque (N. B. sur la fin,) que suivant quelques Philosophes modernes l'espace est distinct des corps, & que son étendue indivisible, impalpable, pénétrable, immobile & infinie est quelque chose de réel. „ Une étendue dit Bayle, „ réelle tant qu'il vous plaira, ne peut servir à la production d'aucun „ être particulier, si elle n'est muë, & suposé qu'il n'y a point de mo- „ teur, la production de l'univers sera également impossible, soit „ qu'il y ait une étendue infinie, soit qu'il n'y ait rien. Spinoza, ajoute „ Bayle, ne nieroit point cette these, mais aussi ne s'est-il point emba- „ rassé dans l'inaction du premier principe. L'étendue abstraite qu'il „ lui donne en géneral n'est à proprement parler que l'idée de l'espa- „ ce, mais il y ajoute le mouvement, & de là peuvent sortir les va- „ rietés de la Matiére. „ Cependant Bayle dans le même Article de Spinoza remarque, que Spinoza n'admettant point de vuide, nie l'existence de l'espace, & ensuite (à la remarque DD) il se moque d'un Apologiste de Spinoza qui soutient que ce Philosophe n'attribue point à Dieu l'étendue corporelle, mais seulement une étendue intelligible & qui n'est point imaginable. Bayle fait la dessus les reflexions suivantes. „ Si l'étendue des corps que nous voyons & que nous imaginons „ n'est point l'étendue de Dieu, d'où est-elle venue, comment a-t-elle „ été faite? Si elle a été produite de rien, Spinoza est orthodoxe; „ son nouveau systeme devient nul; Si elle a été produite de l'étendue „ intelligible de Dieu, c'est une vraie creation; car l'étendue intelli- „ gible n'etant qu'une idée, & n'ayant point réellement les trois di-

 „ men-

„ menſions ne peut point fournir l'étoffe ou la Matiére de l'étendue „ formellement exiſtante hors de l'entendement. Outre que ſi l'on „ diſtingue deux eſpeces d'étendue, l'une intelligible qui apartienne à „ Dieu, l'autre imaginable qui apartienne aux corps, il faudra auſſi ad- „ mettre deux ſujets de ces étendues diſtincts l'un de l'autre, & alors „ l'unité de ſubſtance eſt renverſée, tout l'édifice de Spinoza s'en va „ par terre. Diſons donc, conclut Bayle, que l'apologiſte de Spi- „ noza ne réſout pas la difficulté & qu'il en fait naître de plus gran- „ des.„ Cela eſt certain, mais il n'eſt pas moins évident, que Bayle s'eſt trompé dans ſa remarque précedente, en diſant que l'étendue que Spinoza donne à Dieu n'eſt que l'idée de l'éſpace, & qu'en y ajoutant le mouvement, l'on en peut déduire les variétés de la Matiére. N'eſt-il pas contradictoire de ſuppoſer, comme le fait Bayle, qu'une étendue pénetrable, indiviſible & immobile, puiſſe être miſe en mouvement? Cependant Spinoza en confondant l'étendue abſtraite avec la Matiére s'eſt précipité dans des abſurdités, qui ne ſont pas moins groſſieres, comme je l'ai fait voir dans le premier diſcours. Cela paroitra encor plus clairement par l'examen de la ſeconde objection que Bayle a tirée de l'imutabilité de Dieu. Mais il faut auparavant expoſer ſuccintement ce que Spinoza entend par la penſée, & en quel ſens il l'attribue à la ſubſtance. Tout cela fera le ſujet du troiſieme & dernier diſcours.

ESSAI